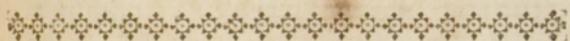




V I E S  
DES PREMIERS PEINTRES,  
DU ROI,

Depuis M. LE BRUN, jusqu'à présent.



VIE D'ANTOINE COYPEL ;  
*Ecuyer , Premier Peintre du Roi , & de Mon-  
seigneur le Duc d'Orleans , Directeur de l'A-  
cadémie Royale de Peinture & de Sculpture.*

Prononcée par Charles Coypel son fils, Premier  
Peintre du Roi, le 6 Mars 1745.



ANTOINE COYPEL, Ecuyer ;  
Premier Peintre du Roi, & de  
Monseigneur le Duc d'Or-  
leans Régent, naquit à Paris  
le 11 Avril 1661.

Tome II.

A

VIES

Dès sa onzieme année il avoit fait paroître de si favorables dispositions pour la peinture, que M. Colbert jugea à propos qu'il suivît en Italie Noël Coypel son pere, nommé par Louis XIV. pour être Directeur de l'Académie de Peinture, Sculpture & Architecture établie à Rome par le Roi.

Le jeune Coypel se trouvant au milieu des ouvrages de Raphaël, de Michel-Ange, du Carrache, & ayant sous les yeux les plus belles statues antiques, les étudia d'une maniere qui fit comprendre à quel point son goût étoit déjà formé.

Il remporta un prix à l'Académie, pour un dessein d'invention, n'ayant que douze ans & demi. Le célèbre Bernin conçut pour lui une forte amitié, présageant ce qu'il feroit un jour. Après trois années de séjour à Rome, il s'arrêta dans la Lombardie pour y étudier les divers chefs-d'œuvres du Corrège, du Titien, & de Paul-Veronèse. Enfin de retour en France, il fit connoître au Public par plusieurs grands ouvrages, qu'il avoit utilement employé son tems en Italie.

DES PEINTRES. 3

À dix-neuf ans, il fut choisi pour peindre un de ces tableaux que les Orfèvres offroient tous les ans à l'église de Notre-Dame, le premier jour de Mai. L'année suivante on vit paroître trois grands morceaux de sa main dans l'église de l'Assomption; savoir, deux qui sont entre les croisées du dôme, dont l'un représente la Visitation; & l'autre, la Présentation de Jesus-Christ au Temple: il peignit la Conception de la sainte Vierge dans la troisième qui est au-dessus de la porte. Le Public fut surpris de voir briller dans ces tableaux le feu de la jeunesse, sans y trouver ses inégalités.

Le 25 Octobre 1681. n'ayant que vingt ans, il fut reçu avec applaudissement à l'Académie de Peinture, sur un tableau allégorique, où l'on voit Louis XIV. qui après avoir donné la paix à l'Europe, se repose couronné par la gloire.

Il fit ensuite un grand tableau pour le chœur des Chartreux, dont le sujet est la guérison des aveugles de Jéricho; cet

4 HISTOIRE

ouvrage alors fut fort applaudi, & les Connoisseurs le voyent toûjours avec plaisir.

Peu de tems après, il eut une plus grande occasion d'exercer la vivacité de son génie. Mademoiselle de Montpensier ( fille de M. Gaston, Duc d'Orleans) lui ordonna de peindre le plafond \* d'un salon, qu'elle venoit de faire construire à Choisy, au bout de la terrasse qui borde la riviere. Il y représenta Phaëton qui demande au Soleil la permission de conduire son char. La Princesse qui s'amusoit à voir les progrès de cet ouvrage, reconnut que l'esprit du jeune Peintre étoit très-orné, & voulut qu'il eût l'honneur de se joindre à sa Cour aux heures des promenades : souvent même elle le faisoit appeller pour lire auprès d'elle; parce qu'en effet, il lisoit de façon à rendre plus sensibles les beautés d'un ouvrage, & à faire illusion sur les endroits foibles. Un jour que Mademoiselle lui faisoit lire

\* Ce salon fut détruit en 1746. & les peintures du plafond ont été enlevées par le sieur Picault.

DES PEIN  
 Mémoires de la mit  
 il se trouve dans  
 , voyant qu'il rou  
 e, où le canon  
 pas être oublié  
 n de voix. La P  
 e caule, loûrir,  
 , tout ce que  
 Malgré cette a  
 tu avec tant de r  
 car pas qu'il en fi  
 nombre de détail  
 variations, loin  
 du grand ouvra  
 redoublèrent  
 et le désir de pla  
 nate du monde  
 dans la trop gr  
 du salon de Ch  
 tivé, & réaffir  
 qui seroit à q  
 les-Lettres pour d  
 sion en, forma  
 et Messieurs Rac  
 l'histoire. On s

DES PEINTRES. 5

des Memoires de la minorité de Louis XIV. il se trouva dans un étrange embarras, voyant qu'il touchoit à l'endroit du livre, où le canon de la Bastille ne devoit pas être oublié, il feignit une extinction de voix. La Princesse qui en pénétra la cause, souffrit, en lui disant : *Continuez, tout ce que vous allez lire est faux.* Malgré cette assurance, il lût ce morceau avec tant de rapidité, qu'on ne s'aperçut pas qu'il en supprimoit un très-grand nombre de détails. Ces lectures & ces conversations, loin de ralentir l'exécution du grand ouvrage qu'il avoit entrepris, redoublèrent en lui ce beau feu qu'allume le désir de plaire, qu'entretient le commerce du monde, & qui s'éteint souvent dans la trop grande solitude. Le plafond du salon de Choisy fut en peu de tems achevé, & réussit parfaitement. M. Coypel qui sentoit à quel point le goût des Belles-Lettres peut distinguer un Peintre dans son art, forma une étroite liaison avec Messieurs Racine, Despreaux, & la Fontaine. On s'aperçut bientôt

## 6 HISTOIRE

dans ses tableaux des avantages qu'il tiroit d'une semblable Société. Le choix des sujets qu'il traitoit, la maniere noble & délicate dont il exprimoit les passions de l'ame, & sa scrupuleuse exactitude dans ce qui regarde le *Costumé*, firent juger qu'il partageoit son loisir entre la lecture & la bonne compagnie, & qu'il avoit compris de bonne heure, que pour être un Peintre, il falloit sçavoir plus que peindre.

On peut dire que le seul amour de son art le portoit à s'y livrer avec tant d'ardeur. Il étoit fils unique, & la situation dans laquelle il voyoit son pere, pouvoit lui donner de flatteuses espérances du côté de la fortune. S'il avoit pensé comme bien d'autres, il se seroit crû dispensé d'acquérir du mérite, & content d'être accueilli dans le monde comme un homme d'un commerce aimable, il eût négligé, ou peut-être méprisé la peinture. Le second mariage de son pere lui apprit que ce talent, qu'il n'avoit envisagé que du côté de l'agrément, lui devenoit absolument nécessaire.

DES PEINTRES  
 1688. Il épousa Marie-Je  
 donte d'un bien confid  
 non-seulement des vertu  
 une femme respectable a  
 on, mais de cet esprit  
 plein de ressource qui l  
 chaque jour plus aimab  
 de juste, délicat, nour  
 lecture prodigieuse,  
 toute heure dans le  
 it. Il la consultoit ave  
 les parties de la peinture  
 de satisfaire l'esprit &  
 Et l'on peut dire  
 qui bien souvent  
 progrès des talens, fit  
 de nouveaux charme  
 son art.  
 tout fort jeune encore  
 de France, Duc d'Or  
 de Louis XIV. lui acc  
 de la charge de son pre  
 Ambassadeur le Duc de C  
 Duc d'Orleans Régent,  
 à venir & fixer à la Co  
 A

## DES PEINTRES. 7

En 1688. il épousa Marie-Jeanne Bideau, dotée d'un bien considérable, & douée non-seulement des vertus qui rendent une femme respectable aux yeux de son mari, mais de cet esprit doux, vif, orné, plein de ressource qui la lui fait paroître chaque jour plus aimable. Un goût naturel, juste, délicat, nourri & fortifié par une lecture prodigieuse, lui donnoit entrée à toute heure dans le cabinet de son mari. Il la consultoit avec plaisir sur toutes les parties de la peinture, dont l'objet est de satisfaire l'esprit & de toucher le cœur. Et l'on peut dire enfin que le mariage, qui bien souvent est contraire aux progrès des talens, fit trouver à M. Coypel de nouveaux charmes dans l'étude de son art.

Il étoit fort jeune encore, quand Philippe de France, Duc d'Orleans, frere unique de Louis XIV. lui accorda l'agrément de la charge de son premier Peintre. Monseigneur le Duc de Chartres, des puis Duc d'Orleans Régent, qui dès-lorsavoit attirer & fixer à sa Cour les gens

8 HISTOIRE

illustres de tous genres, l'honora de sa protection, & , si on l'ose dire , de son amitié. On fait que la peinture faisoit assez souvent l'amusement de ce grand Prince. Il alloit chez M. Coypel voir ses ouvrages avant même qu'ils fussent achevés, & y passoit quelquefois un tems considérable à le voir travailler , ou à manier lui-même le crayon & le pinceau. M. Coypel, enflammé du désir de répondre par de nouveaux succès aux bontés d'un Protecteur si grand , regarda ses premiers ouvrages comme les productions d'un rival qu'il falloit surpasser : pour un homme bien né, les réussites, les récompenses & les distinctions ne sont jamais que de puissans aiguillons qui l'excitent à s'élever au-dessus de lui-même.

Ce fut dans ce tems que notre Peintre produisit nombre de tableaux de chevalet, qui attiroient dans son cabinet une foule d'Amateurs aussi-tôt qu'ils étoient terminés. Entr'autres les deux qui représentent le sacrifice de Jephthé, & le Crucifiement, firent entrer en enthousiasme le

DES PEINTRES  
 es Saneuil : voyant dans le  
 de Jephthé qui reçoit les  
 de ses compagnes détesté  
 être avec transport : Quoi  
 se fuyait dans le second  
 elle & soumise dont la  
 récrée , il s'écria : C  
 peut juger que M. Coyp  
 de jaloux. Il fut tir  
 malin, une noble & d  
 en les prenant pour  
 devoit pas négliger ;  
 a qu'on publioit , que  
 en dans les ordonnanc  
 porté à ne traiter jusqu  
 n, ou galans, ou pat  
 nod mouvement, il fit  
 me accueillée, qui fut reg  
 le parfait qu'on eût vi  
 Ses envieux forcés de  
 na propre à tous les gen  
 lieux de cabinet, dire  
 grand ouvrage seroit, fat  
 de la réputation. Mais

DES PEINTRES. 9

le célèbre Santeuil : voyant dans le premier la fille de Jephté qui reçoit les derniers adieux de ses compagnes désespérées , ce Poëte dit avec transport : *Quot victime in unâ !* Et frappé dans le second de la douleur noble & sœur dont la Vierge paroît pénétrée , il s'écria : *Crux altera Mater !*

On peut juger que M. Coypel ne manqua pas de jaloux. Il fut tiré de leurs propos malins , une noble & douce vengeance , en les prenant pour des avis qu'il ne devoit pas négliger ; & n'ignorant pas qu'on publioit , que la crainte d'échoüer dans les ordonnances graves , l'avoit porté à ne traiter jusqu'alors que des sujets , ou galants , ou pathétiques , ou de grand mouvement , il fit le tableau de Suzanne accusée , qui fut regardé comme le plus parfait qu'on eût vû sortir de sa main. Ses envieux forcés de convenir qu'il étoit propre à tous les genres pour les tableaux de cabinet , dirent alors qu'un grand ouvrage seroit , sans doute , l'écueil de sa réputation. Mais comme

DIRE  
 res, l'honneur de  
 l'ose dire, de la  
 la peinture fait  
 non de ce grand  
 M. Coypel voit les  
 qui lui font ache  
 mérités sans con  
 ailler, ou à nier  
 & le piéceu M.  
 d'être de réjouir  
 aux bonnés d'un  
 rda les premiers  
 ductions d'un ri  
 r : pour un hom  
 es, les récomp  
 e font jamaîs que  
 si l'exécute à d  
 me.  
 que notre Peintre  
 ceux de cheval  
 abonner une foule  
 étoient termi  
 qui représen  
 & le Cruci  
 embouche le

## 10 HISTOIRE

l'occasion qui devoit remplir leurs desirs; ou les condamner au silence, ne se presenta pas d'abord : en attendant ils lui reprocherent que son admiration pour le coloris de Rubens se faisoit trop connoître dans le sien, & l'éloignoit de la nature. M. Coypel en se corrigeant leur fit sentir qu'ils lui étoient extrêmement utiles, & prouva que celui qui désire se distinguer dans son art, doit faire attention aux critiques de l'envie, & se défier des applaudissemens de l'amitié.

Vers ce tems-là, piqué de quelques dégoûts donnés injustement à Noël Coypel son pere, il se brouilla avec M. Mansart, pour lors Sur-intendant des bâtimens, qui mit tout en usage pour le décourager lui-même. Plusieurs de ses tableaux, & beaucoup d'estampes gravées d'après ses principaux ouvrages, en courant dans l'Europe y portoient & y établissoient la réputation de leur Auteur. L'Angleterre désira de le posséder, & lui fit faire des propositions qu'il auroit peut-être acceptées, sans l'attachement

DES PEINTRES  
 avoir, & qu'il devoit  
 assigner le Duc de Cha  
 sur quelles rares bord  
 admirable étoit fond  
 le jour que M. Coyp  
 la femme de la s  
 es offres avantageu  
 gleterre, il vit arrê  
 es voitures qui fern  
 les ne laissent voir ce  
 qu'auant qu'ils le ju  
 in dit qu'un de ses a  
 descendre de cette  
 à lui parler : il y o  
 mauvaise opinion d  
 est, que de se croire  
 le ravissement de  
 passant dans ce ca  
 mit la voix de son f  
 à ordonne de l'ac  
 menade solitaire,  
 ne du dessein de quit  
 té veut bien emplo  
 tement. Mais il n'e  
 la reconnaissance et

DES PEINTRES. II

qu'il avoit , & qu'il devoit avoir pour Monseigneur le Duc de Chartres. On va voir sur quelles rares bontés cet attachement inviolable étoit fondé.

Un jour que M. Coypel s'entretenoit avec sa femme de sa situation présente , & des offres avantageuses que lui faisoit l'Angleterre , il vit arrêter à sa porte une de ces voitures qui ferment de maniere qu'elles ne laissent voir ceux qui s'en servent qu'autant qu'ils le jugent à propos. On lui dit qu'un de ses amis qui ne pouvoit descendre de cette voiture demandoit à lui parler : il y court. Ce seroit avoir mauvaise opinion des sentimens du Lecteur , que de se croire obligé de lui peindre le ravissement de notre Artiste , lorsqu'entrant dans ce carosse obscur , il reconnoît la voix de son Prince. Le Prince lui ordonne de l'accompagner dans une promenade solitaire , où pour le détourner du dessein de quitter la France , sa bonté veut bien employer la force du raisonnement. Mais il n'en étoit plus besoin , la reconnoissance avoit déjà déter-



DES PEINTRES. 13

» par Messieurs de cette Académie, le 21  
 » Juin 1701. leur reglement fût dressé  
 » pareil à celui de l'Académie des Scien-  
 » ces, il m'a été impossible sur ce mo-  
 » dele de lui assigner une place qui lui  
 » convînt. Cependant comme son mérite  
 » & sa capacité doivent lui assûrer toute  
 » sorte de distinction, & que l'utilité  
 » dont il a été jusques-ici par sa présence  
 » & par ses travaux, en font désirer la  
 » continuation, vous pouvez l'assûrer  
 » qu'il y aura toujourns une séance agréa-  
 » ble, & l'exhorter à s'y trouver assidû-  
 » ment, afin qu'entendant les discours de  
 » Messieurs les Académiciens, les desseins  
 » des médailles & autres ouvrages en  
 » soient plus parfaits. » Je suis, Monsieur,  
 entierement à vous,

*Signé*, PONTCHARTRAIN.

Suivant cette lettre, M. Coypel a pris place avec les Associés, & il a été résolu tout d'une voix, qu'il participeroit à la distribution des jettons comme les autres Académiciens.

Cet extrait, & les témoignages avantageux de plusieurs personnes illustres, qui dès-lors brilloient dans l'Académie des Belles-Lettres, m'autorisent à dire, que la capacité de M. Coypel dans le genre métallique, ne se bornoit point à bien rendre les idées d'autrui. Il orna la salle où se tiennent les assemblées, de cinq tableaux allégoriques, parmi lesquels on en voit un, qui de tout point mérite d'être mis au rang de ses plus beaux ouvrages; un pinceau fier, brillant & rapide y exprime une idée aussi noble qu'ingénieuse. Mercure apporte à Clio le portrait de Louis XIV. Clio l'admire, & s'apprête à d'écrire les faits de ce Héros: c'est sur les ailes du Temps que pose le livre immortel, où cette Muse en transmettant à la postérité les actions des hommes, sans égards pour leurs dignités, n'est favorable qu'aux vertus. L'estampe gravée d'après ce grand morceau, sert de frontispice au livre des Médailles.

Feu Monsieur, quelques tems avant sa mort, voulut avoir dans son petit ca-

DES PEINTRES  
 un tableau de son premier  
 sous presse: c'étoit pour  
 tableau devoit remplir le  
 creux étoit. Monsieur  
 se s'y peignit lui-même  
 de s'y représenter avec  
 pour lors étoit un en  
 Ce portrait est au  
 cabinet de M. le Duc de  
 tableaux de Tobie & d'  
 même main.  
 1700. Monseigneur  
 honoroit d'une bon  
 avoir de ses ouvra  
 ment de Neudon.  
 de plusieurs sujets p  
 in, depuis nombre de l  
 siniture, & que la p  
 encore représentés,  
 rges de Lemnos; Sit  
 mes par la Nymphe E  
 none Alceste des enf  
 re dernier, la célèbre  
 à sa prière, se donna  
 une traduction du cinq

binet un tableau de son premier Peintre : la forme prescrite étoit peu favorable. Ce tableau devoit remplir le panneau d'une porte étroite. Monsieur ordonna que l'Auteur s'y peignît lui-même, & lui permit de s'y représenter avec son fils aîné, qui pour lors étoit un enfant de quatre ans. Ce portrait est aujourd'hui dans le cabinet de M. le Duc d'Orleans, avec les tableaux de Tobie & d'Athalie peints de la même main.

En 1700. Monseigneur le Dauphin, qui l'honoroit d'une bonté particulière, voulut avoir de ses ouvrages dans l'appartement de Meudon. M. Coypel fit choix de plusieurs sujets piquans, que la poésie, depuis nombre de siècles, offroit à la peinture, & que la peinture n'avoit point encore représentés, tels que Mars aux forges de Lemnos; Silene barbouillé de mures par la Nymphe Eglé; Hercule qui ramene Alceste des enfers. Lorsqu'il traita ce dernier, la célèbre madame Dacier, à sa priere, se donna la peine de faire une traduction du cinquieme acte de

l'Alceste d'Euripide. On voit par-là combien il étoit curieux de ces recherches, sans lesquelles un tableau, bien qu'il attire les yeux, ne dit rien à l'esprit, & quelquefois même le révolte. C'est ce manque de soin, en certains ouvrages d'un très-grand mérite d'ailleurs, qui fait croire injustement à beaucoup de gens de lettres, que l'art de peindre est un art purement mécanique; & l'on peut dire que la peinture se trouve souvent rabaisée par la négligence du Peintre.

M. Coypel fit encore deux tableaux pour Meudon; l'un représente Psiché qui admire l'Amour endormi; l'autre, l'Amour qui abandonne Psiché. Ces ouvrages eurent le bonheur d'être si bien reçus de Monseigneur, que lorsqu'il lui fut proposé par M. Mansart d'ordonner à plusieurs Peintres des esquisses pour les deux tableaux de la chapelle de Meudon, ce Prince répondit : *Faites - en faire autant que vous le jugerez à propos ; mais je vous avertis que je choisirai celles de Coypel.* Non que Monseigneur, par cette réponse prétendît

DES PEINTRES  
 voit rabaisser les autres  
 croyoit que ce choix  
 étoit dû aux soins par  
 Coypel s'étoit données  
 Cette bonté si ca  
 res eut son effet :  
 re dans la chapelle  
 d' correction & de  
 Prince daigna s' appo  
 plus ardent, avoit c  
 nre. Aussi est-il vrai  
 premier de ces tabl  
 de respect, & d' une  
 e second, l'humilit  
 de la Vierge, avert  
 nit devant le Cr  
 rles idées de M. Co  
 e sujets sacrés : il e  
 urs rendre la pei  
 Enfin, si on l'ose  
 eux faire passer de  
 fimo de la plus sainte  
 1702. M. le Duc d'Or  
 t, qu'avant de s'en  
 il voulut lui faire p  
 Tom. II.

prétendit rabaisser les autres Peintres : mais il croyoit que ce choix étoit une récompense dûe aux soins particuliers que M. Coypel s'étoit donnés pour la mériter. Cette bonté si capable d'animer les talens eut son effet : bientôt on vit paroître dans la chapelle les tableaux de la Résurrection & de l'Annonciation. Le Prince daigna s'appercevoir que le zele le plus ardent, avoit conduit la main du Peintre. Aussi est-il vrai qu'on ne peut voir le premier de ces tableaux sans être frappé de respect, & d'une sainte terreur; dans le second, l'humilité profonde & noble de la Vierge, avertit la créature de s'anéantir devant le Créateur. Telles étoient les idées de M. Coypel, en traitant les sujets sacrés : il croyoit ne pouvoir alors rendre la peinture trop éloquente. Enfin, si on l'ose dire, il vouloit par les yeux faire passer dans les cœurs les impressions de la plus saine morale.

En 1702. M. le Duc d'Orléans lui déclara, qu'ayant dessein d'orner le Palais Royal, il vouloit lui faire peindre sa gran-

de galerie : qu'il désiroit que l'histoire d'Enée y fût représentée, & qu'il étoit impatient de voir le premier crayon des idées que founiroit à un excellent Peintre un poëme tel que l'Enéide. On peut juger que M. Coypel fut transporté; l'ordre qu'il recevoit d'un Maître aussi chéri que respecté, lui offroit à la fois la plus belle occasion de signaler son zele, & la plus ample matiere pour donner des preuves de l'abondance & de l'élevation de son génie. Il alloit traduire; ( si l'on ose hasarder cette expression ) il alloit, dis-je, traduire Virgile sur la toile, en offrant aux yeux les images que présente à l'esprit un Poëte si grand peintre dans ses écrits. Que ne devoit point espérer un Peintre qui désiroit être Poëte dans ses tableaux? Honoré plus que jamais des visites de M. le Duc d'Orléans, M. Coypel passa l'été à peindre soigneusement en petit l'assemblée des Dieux, qui l'année suivante parut en grand au milieu de la voûte de la galerie du Palais Royal. Il employa l'hyver à se munir d'études par-

res, & pour réparer le  
la brieveté des jours,  
à faire des réflexions  
avec son intime ami  
il avoit une extrê  
et-on vit peu d'ama  
, comme en parlant  
certain point de la  
ence de grands mo  
e choses, ou qui ne  
des l'incertitude, m  
mes par elles-mêmes  
simplement.

nomons aux prépar  
Peintre pour son pla  
que l'éducation a  
même lui fait rejeter  
si souvent rend les g  
les plus belles perso  
voir bien prêter l  
le qu'il devoit repré  
ce, qui peut-être fut  
recorder sa demande  
re repentir : les moins  
apparent pas au pince

ticulieres , & pour réparer le tort que lui faisoit la brieveté des jours , il passoit les soirées à faire des réflexions sur la peinture , avec son intime ami M. de Piles , en qui il avoit une extrême confiance. Aussi a-t-on vû peu d'amateurs parler de cet art , comme en parloit M. de Piles ; il ne sortoit point de sa bouche cette abondance de grands mots , qui disent peu de choses , ou qui ne tendent qu'à jeter dans l'incertitude , mais des raisons assez fortes par elles-mêmes pour être débitées simplement.

Retournons aux préparatifs que faisoit notre Peintre pour son plafond. Comme il favoit que l'éducation avantageuse à la beauté même lui fait rejeter cette affecterie , qui souvent rend les grâces ignobles , il pria les plus belles personnes de la Cour de vouloir bien prêter leurs traits aux Déeses qu'il devoit représenter. L'amour-propre , qui peut-être fut engager à lui faire accorder sa demande , n'eut pas lieu de s'en repentir : les moindres agrémens n'échapperent pas au pinceau de M. Coy-

pel. Bientôt toutes les femmes briguerent l'honneur d'être admises dans le cercle des Dieux ; & peut-être que le Peintre qui avoit commencé par demander comme grace, de pouvoir imiter des traits assez parfaits pour briller dans l'assemblée céleste, finit par faire grace lui-même, en épuisant son art, pour en rectifier d'autres qui s'obstinoient à vouloir y paroître.

Le bruit que firent ces fortes d'études, donna lieu de croire à bien des gens que ce plafond étoit rempli de portraits. Mais les Connoisseurs ne s'y méprirent pas, & s'apperçurent que le Peintre avoit su ajouter aux graces de la nature un caractère idéal convenable à chaque divinité.

Au printems de l'année 1703. M. Coypel commença ce grand ouvrage sous les yeux de son Prince, qui lui-même un jour voulut prendre le pinceau, disant : Qu'il étoit juste que le disciple aidât son maître : c'étoit bien l'aider en effet. Cette faveur singulière anima d'une nouvelle ardeur M. Coypel, & les élèves dont il étoit obligé de se servir pour les premières

DÈS PEINTRE  
 des. Je dis pour les prem  
 par dans cet moment pl  
 pas une seule figure qu  
 on. Quand le desir de  
 l'heure se joint à l'esp  
 on, quels soins peut r  
 comme ? On peut di  
 on de cet ouvrage est  
 M. le Duc d'Orléans  
 bien la peinture pour  
 Peintre doit avoir e  
 esprit & desentimen  
 M. le Prince jugeroit  
 mens portent un ho  
 ses qualités, ne pas si  
 r de ses productions.  
 s dans les beaux Ar  
 mment récompensés  
 leur intérêt : ceux  
 distinguer, exigent  
 ; ils veulent des c  
 reçoivent, plus ils s  
 sime ; & si dans leur  
 possible d'atteindre a  
 sion, la crainte d'en

ébauches. Je dis pour les premières ébauches ; car dans cet immense plafond on ne voit pas une seule figure qui ne soit de sa main. Quand le desir de plaire à son Bienfaicteur se joint à l'espoir de se faire un nom , quels soins peut négliger un galant homme ? On peut dire que la perfection de cet ouvrage est dûe en partie à feu M. le Duc d'Orléans. Il connoissoit trop bien la peinture pour ignorer qu'un grand Peintre doit avoir de l'élévation dans l'esprit & des sentimens dans le cœur ; & de-là ce Prince jugeoit que les bons traitemens portent un homme doué de ces deux qualités, à ne pas se contenter aisément de ses productions. Les gens médiocres dans les beaux Arts se croient suffisamment récompensés par celui qui satisfait leur intérêt : ceux qui cherchent à s'y distinguer, exigent un salaire plus noble ; ils veulent des caresses , plus ils en reçoivent, plus ils s'appliquent à les mériter ; & si dans leur talent il leur étoit possible d'atteindre au point de la perfection , la crainte d'en décheoir suf-

firoit pour les y maintenir.

Vers la fin de l'automne, on découvrit le morceau de l'assemblée des Dieux : la réussite fut générale. M. le Duc d'Orléans voulant ajoûter, si on l'ose dire, une noble galanterie à la récompense qu'il destinoit à M. Coypel, commença par lui envoyer un carosse attelé de très-beaux chevaux, & accompagna ce magnifique présent d'une pension de 500 écus pour l'entretien de l'équipage.

La reconnoissance fit faire à M. Coypel, ce qu'il est difficile de concevoir, en voyant le plafond de la galerie du Palais Royal : ce prodigieux ouvrage commencé en 1703. fut terminé vers la fin de 1705.

Ce fut dans ce tems-là, que ne pouvant ôter le crayon de la main de son fils aîné, il renferma un abrégé des principes de la peinture dans une épître en vers, adressée à cet enfant. On peut juger en la lisant, que si M. Coypel n'avoit pas été un grand Peintre, il auroit été un grand Poëte. Le célèbre Despréaux le détermina à donner

DES PEINTRES  
de courage au Public ;  
lui dit-il, ne dois pas  
Il n'est pas possible à l'a  
quer un critique tel  
cette fut l'occasion  
raisons, que M. Coyp  
après dans l'Acadé  
qui composent aujou  
peut regarder comm  
que nous ayons sur l  
critique de cet art.  
de l'année 1707.  
rite pour M. Coyp  
en pere dans des sou  
doit terminer. Ce v  
différé par les trava  
les mœurs, laissoit en  
le si nombreuse, qu'  
le suffisoit à peine  
à soutenir. M. Coyp  
occasion, que la vert  
les avantages que lui  
et il se desherita en fav  
l'honneur, il crut avec t  
us, par cette diminuit

ce petit ouvrage au Public ; mon suffrage , lui dit-il , ne doit pas vous être suspect. Il n'est pas possible à l'amitié même, d'aveugler un critique tel que Boileau. Cette épître fut l'occasion des savantes dissertations, que M. Coypel fit quelques années après dans l'Académie de Peinture , & qui composent aujourd'hui un livre qu'on peut regarder comme l'un des meilleurs que nous ayons sur la connoissance & la pratique de cet art.

La fin de l'année 1707. fut extrêmement triste pour M. Coypel ; il vit tomber son pere dans des souffrances que la mort alloit terminer. Ce vénérable vieillard illustré par ses travaux , & révééré pour ses mœurs , laissoit en bas-âge une famille si nombreuse , qu'un bien considérable suffisoit à peine pour l'élever & pour la soutenir. M. Coypel montra dans cette occasion , que la vertu le rendoit digne des avantages que lui procuroit son talent : il se deshêrita en faveur de ses freres & sœurs , il crut avec raison , que ses enfans , par cette diminution de leur for-

tune à venir, n'achetoient pas trop cher un tel exemple, & sa femme le félicita la première sur une action si généreuse & si sensée. Il perdit son pere le 24 Décembre 1707. & quelques jours après il fut attaqué lui-même d'une maladie jugée mortelle, dont M. Helvétius, son intime ami, le tira au grand étonnement de plusieurs fameux Médecins qui le condamnoient. M. le Duc d'Orléans, toujours plein de bonté pour lui, voulut le voir : mais heureusement ce ne fut que dans le tems de sa convalescence ; s'il eût reçu plutôt cette faveur, elle pouvoit lui devenir funeste. On fait qu'en pareil cas Léonard de Vinci mourut d'un transport de reconnoissance dans les bras de François I.

En 1708. M. Coypel acheva un plafond considérable dans une maison qui appartient à M. le Duc d'Orléans, & qui est occupée aujourd'hui par M. le Comte d'Argenson. Ce plafond représente la Troupe céleste désarmée par les Amours. Non-seulement il est rempli d'idées ingénieuses : mais on peut dire qu'il en ren-

DES PEINTRE  
 de de morales. On y rema  
 peints Dieu qui s'élève  
 ple de Jupiter : mais cet  
 ment de se saisir du vo  
 ment & s'enfuir. Un  
 n'apperçoit avec dé  
 y se brisent contre l  
 e, & tente inutile  
 rs. Le Tems arrêté  
 ire qui vient d'enlev  
 bleux; on voit la balu  
 sur la corniche, s'éc  
 de ce destructeur in  
 de cette composition  
 ce badinage aimabl  
 une à l'esprit, & de  
 l'invendeur.  
 le Duc d'Orléans q  
 pagne lorsque M.  
 cet morceau, l'hon  
 n'ici ;  
 Du Camp & Argenson  
 OTRE compliment  
 vous renscie de plus

DES PEINTRES. 25

ferme de morales. On y remarque un de ces petits Dieux qui s'éleve en riant sur l'aigle de Jupiter : mais celui qui ose entreprendre de se saisir du foudre se brûle, se repent & s'enfuit. Un autre plus opiniâtre s'apperçoit avec dépit que tous ses traits se brisent contre l'Egide de Minerve, & tente inutilement de nouveaux efforts. Le Temps arrête par l'aile le téméraire qui vient d'enlever son horloge & sa faulx ; on voit la balustrade qui regne sur la corniche, s'écrouler sous les pas de ce destructeur impitoyable. Le reste de cette composition présente aux yeux ce badinage aimable & noble qui plaît tant à l'esprit, & dont l'esprit seul peut être l'inventeur.

M. le Duc d'Orléans qui commandoit en Espagne lorsque M. Coypel exécuta ce grand morceau, l'honora de la lettre, que voici :

*Du Camp d'Agramont, le 8 Août 1708.*

**V**OTRE compliment est bien reçu,  
je vous remercie de plus, du falon que

» vous avez achevé : on me mande qu'on  
 » en est fort content , j'espere que je ne  
 » le ferai pas moins , & j'ai impatience  
 » de le voir , je vous assure. Je vous fé-  
 » licite du nouvel ouvrage que vous avez  
 » à faire , je fai bon gré à M. d'Antin de  
 » son choix & de son goût , & je l'en re-  
 » mercierai. »

PHILIPPE D'ORLEANS.

La Gloire qui occupe la voûte de la chapelle de Versailles , est le nouvel ouvrage dont M. Coypel se trouvoit chargé. Mais lorsqu'on lui fit voir le petit modele de cette voûte , il désespéra de pouvoir la remplir avantageusement , tant elle lui parut ingrate pour la peinture. Il falloit sauver la défectuosité des voûssures qui ne laissent entr'elles que six piés d'espace uni ; cela ne paroissoit pas possible : mais enfin , le désir de justifier l'approbation que Louis XIV. avoit donnée au choix du duc d'Antin , & les obstacles mêmes qui s'opposoient à ce désir , irritèrent le génie du Peintre , & l'exciterent

DES PEINT  
 être les plus grands et  
 à payer ce plafond  
 de l'année 17  
 Orleans continua de  
 fréquentes visites :  
 que lui fit le même  
 Duchesse de Bor  
 gne, voulut mont  
 et lequel il travailla  
 De si diverses et  
 beaucoup de jalou  
 ment le plafond de  
 ment qu'il fut décou  
 ment injustes que  
 ment point sans  
 mmes, qui travail  
 le conjointement  
 cependant, pour ne  
 indifférent de leurs  
 res, il falloit la m  
 d'opie seul est cap  
 e dans les élèves, d  
 ntes Proneurs, c  
 trable à celui mêm  
 sur la ruine de ses t

à faire les plus grands efforts. Pendant qu'il peignit ce plafond commencé au printems de l'année 1709. M. le Duc d'Orléans continua de l'encourager par de fréquentes visites: M. le Duc de Bourgogne lui fit le même honneur; Madame la Duchesse de Bourgogne, quoique grosse, voulut monter jusqu'au plancher sur lequel il travailloit.

De si flatteuses distinctions causerent beaucoup de jalousie, & l'on censura vivement le plafond de la chapelle, même avant qu'il fût découvert. Ces jugemens, autant injustes que défavantageux, ne parloient point sans doute des grands hommes, qui travailloient dans cette chapelle conjointement avec M. Coypel. Cependant, pour ne les attribuer qu'au zele indiscret de leurs partisans ou de leurs élèves, il falloit la modération, dont le bon esprit seul est capable. On peut dire que dans les élèves, dans les partisans, dans les Protecteurs, ce zele mal-conduit est nuisible à celui même qu'on désire élever sur la ruine de ses émules. Si l'ouvra-

ge que l'on attaque est bon, tôt ou tard il prend le dessus. Plus le tems dépouille le Public de la prévention donnée par les mauvaises critiques, plus il fait soupçonner que l'envie a su les dicter & les arracher au maître ou à l'ami qu'on a cru servir en les faisant soi-même, & en les répandant.

Le plafond de la chapelle fut achevé à la fin de l'automne de l'année 1709. Louis XIV. le voyant de sa tribune pour la première fois, fut frappé d'une ordonnance si noble, si riche & si imposante : mais il trouva les figures d'une proportion trop grande. Le bruit qui s'en répandit sur le champ, ne dura que jusqu'au lendemain ; car le Roi appercevant M. Coypel à son petit couvert, l'appella, & lui dit : *Les figures de votre beau plafond m'avoient paru trop fortes : mais ma critique n'étoit pas juste, vous avez dû travailler pour deux points de vûe. J'ai examiné votre ouvrage du bas de ma chapelle, & je suis convenu que vous eussiez mal-fait de tenir ces figures plus petites : ce morceau est*

DES PEINT  
 me, & plus en la regardant  
 si vous jetez l'oeil sur  
 s'font de voir. On ne  
 sur ne balance plus à  
 courage les appl  
 mérit. Il peut être  
 avec la plus incon  
 l. Coypel, & de l  
 voir dans la partie  
 sur convenir que l'él  
 fond le fit tomber dans  
 e pouvoir détacher  
 secours des ombre  
 sur l'extrême force  
 resté trop plein de  
 fer d'une mâle exé  
 lavité, ce goût n  
 res de pinceau, qu  
 son point abandon  
 quelque plus dans  
 sus.  
 Il est dangereux de  
 n à l'autre changer  
 sa couleur est celle  
 quelle voit le monde

beau, & plus on le regarde attentivement, plus il vous fait honneur. Désormais j'aurai soin de vous. On juge bien que la Cour ne balança plus à donner au nouvel ouvrage les applaudissemens qu'il méritoit. Il peut être regardé comme la preuve la plus incontestable du génie de M. Coypel, & de la profondeur de son savoir dans la partie du dessein. Mais il faut convenir que l'élevation de ce plafond le fit tomber dans une erreur. Il crut ne pouvoir détacher les objets que par le secours des ombres exagérées, cherchant l'extrême force, il approcha de la dureté; & trop plein du désir d'étonner par l'effet d'une mâle exécution, il perdit cette suavité, ce goût moëlleux, cette légèreté de pinceau, qui jusqu'alors ne l'avoient point abandonné, & qu'on ne revit presque plus dans les tableaux qu'il fit depuis.

Il est dangereux de vouloir d'un instant à l'autre changer de ton. La partie de la couleur est celle de la peinture sur laquelle tout le monde se pique de déci-

der, & sur laquelle on s'accorde le moins. Chacun a ses couleurs favorites : celui que flatte le mélange aimable des teintes les plus douces, le demanderoit volontiers jusques dans la représentation des enfers. L'Amateur épris de ce qu'il appelle ton fier & vigoureux, qui presque toujours est le noir pour les gens du monde ; cet Amateur, dis-je, n'est pas content, si l'image des-cieux ne lui présente qu'une lumineuse sérénité. Cette diversité de goûts rend quelquefois la docilité dangereuse.

Jusques au redoutable moment où le Public prononce, le Peintre est soutenu par le Connoisseur prétendu dont il fuit les avis : mais s'il ne réussit pas, le Connoisseur prétendu, pour se joindre au Public, abandonne le Peintre. C'est ce qu'éprouva M. Coytel, il adopta le sentiment de gens qui ne le tromperent, que parce qu'ils se trompoient eux-mêmes. Mais leurs yeux s'ouvrirent, & malheureusement les siens s'accoutumèrent au nouveau coloris qu'on lui reprochoit ; comme ceux

comme le fameux  
 point de n'en plus com  
 en 1710. il lui fut ord  
 grand pour une fois  
 l'opos à Athabé, J  
 che, Salomon, Te  
 nt peints en pen  
 me, & offerts aux  
 exposition que fit l  
 te en 1707. Et  
 ui donna la place de  
 leur & desirons de  
 me par la mort de l  
 recteur de l'Acadé  
 e le Roi lui donna  
 e M. Coytel ne  
 nlet. Mais il sent  
 it les graces qui m  
 us nous les vérités  
 rions volontiers  
 ré comme des ré  
 mpel n'eut pas pl  
 \* Cette exposition fut  
 tenue au Louvre, à l'é  
 quanteur Du le lieu

des femmes se familiarisent avec le rouge, au point de n'en plus connoître l'excès.

En 1710. il lui fut ordonné de mettre en grand pour une suite de tapisseries, les sujets d'Athalie, Jephthé, Suzanne, Esther, Salomon, Tobie, Laban, qu'il avoit peints en petit quelques années avant, & offerts aux regards du Public à l'exposition que fit l'Académie de peinture en 1705. \* En même tems le Roi lui donna la place de Directeur des tableaux & desseins de la Couronne, vacante par la mort de M. Houassé, ancien Directeur de l'Académie de Rome. Je dis que le Roi lui donna cette place, parce que M. Coypel ne pensoit point à la demander. Mais il sentit le prix de ce bienfait : les graces qui nous préviennent sont pour nous les véritables graces ; nous regardons volontiers celles qu'on nous accorde comme des récompenses dûes. M. Coypel n'eut pas plûtôt entre ses mains

\* Cette exposition fut faite dans la grande galerie du Louvre, à l'occasion de la naissance du premier Duc de Bretagne.

ce magnifique dépôt, que son premier soin fut de faire valoir la beauté des recueils divers qui la composent, par l'agrément qu'un certain ordre y fait ajoûter; il sépara les desseins qui lui parurent douteux pour l'originalité, de ceux qui ne l'étoient pas. Mais abandonnant aux demi-Connoisseurs la vanité de ne s'en rapporter jamais qu'à leurs propres lumieres, il crut, pour rendre ce choix plus parfait, devoir en conférer avec les Maîtres de l'art & les Amateurs les plus renommés: pendant plusieurs hyvers il consacra un jour de chaque semaine à ces assemblées aussi agréables qu'utiles.

Non content de cela, il visita des caisses où restoit entassé un nombre prodigieux de desseins mis depuis long-tems au rebut, & parmi lesquels cependant il s'en trouva beaucoup d'originaux d'une rare beauté. Il n'appartenoit qu'au zele de soupçonner qu'ils pussent être mêlés avec d'insipides copies condamnées à rester dans l'obscurité.

Au mois de Juillet 1714. M. Coypel,  
à la

DES PEINTRES  
 originalité des vus, fut  
 Académie; ce choix  
 lui fut fait pour ainsi  
 distinguer les différens  
 lectures qu'il falloit  
 marquées pour les  
 ont assidument au  
 res que d'amateurs  
 aucun (si je puis p  
 rouver son compte; k  
 es aux grâces du livr  
 commune qui orne  
 es parurent vivement  
 des principes don  
 M. Coypel fut nom  
 du Roi en 1716.  
 rna des lettres de  
 17. Alors il parag  
 grands morceaux  
 pour la galerie d  
 nouvelle suite de  
 un sujet de l'Iliade,  
 noble pour les rap  
 tement de la fanté  
 reproductions.  
 Tome II.

à la pluralité des voix, fut élu Directeur de l'Académie ; ce choix approuvé par le Roi lui fit, pour ainsi dire, un devoir de continuer ses dissertations sur son art. Les lectures qu'il faisoit aux assemblées (1) marquées pour les conférences, y attiroient assidûment autant de gens de lettres que d'amateurs de la peinture. Chacun ( si je puis parler de la sorte ) y trouva son compte ; les uns furent sensibles aux graces du slyle & à l'érudition peu commune qui orne cet ouvrage ; les autres parurent vivement frappés de la solidité des principes dont il est rempli.

M. Coppel fut nommé premier Peintre du Roi en 1716. & Sa Majesté lui accorda des lettres de noblesse en Avril 1717. Alors il partagea son tems entre les grands morceaux qui lui restoit à faire pour la galerie du Palais Royal, & une nouvelle suite de tableaux des principaux sujets de l'Iliade, destinée à servir de modele pour les tapisseries : mais le dépérissement de sa santé fit tort à ses dernières productions.

Sujet dès sa jeunesse à ces incommo-  
dités, que l'on nomme Vapeurs, parce  
qu'on ne fait quel nom leur donner; il en  
fut cruellement accablé vers la fin de ses  
jours. Plusieurs de ses intimes amis qu'il  
perdit en peu de tems, le laisserent au  
milieu du monde dans une espece de soli-  
tude. Il composoit peut-être plus noble-  
ment que jamais, toujours avec délica-  
tesse, toujours avec esprit, & l'on remar-  
quoit dans son exécution cette étude pro-  
fonde qui n'est pas incompatible avec la  
mélancholie; mais on n'y voyoit plus ni  
le même brillant, ni le même amour. On  
reconnoissoit à l'aridité de son pinceau,  
que celui qui s'en servoit, ne travailloit  
alors que parce qu'il regardoit le travail  
comme un devoir indispensable; au lieu  
que quelques années avant, les graces &  
la légereté de ce même pinceau prou-  
voient que le plaisir l'avoit conduit.

Il restoit à M. Coypel de trop bons  
yeux, pour ne pas s'appercevoir qu'il  
cessoit d'être ce qu'il avoit été: autant il  
s'en appercevoit, autant ses ouvrages se

DÉS PAINTS  
sentent de la médiocrité  
en esprit. Par combi-  
sées d'Empirique en  
sances, & sur l'eng-  
des pernicieuses co-  
mit l'excellence. C  
voient d'abord ur  
à voir en noirçiss  
t, elles faisoient cr  
bleau le brillant qu'  
des pas pour très-pet  
derniers morceaux  
du Palais Royal  
pour le cœur d  
ne, n'ont que tre  
le changement.  
Le 7. Avril 1721.  
e une amie sincere  
ble. Cette mort a  
n on s'efforça de  
même lui cachar  
me inutilement de  
sibilité; leurs sou-  
ur plus sensible po  
en bannir un cte

ressentoient de la tristesse qui s'emparoit de son esprit. Pour comble de malheur, un espece d'Empirique en peinture gagna sa confiance, & fut l'engager à faire usage des pernicieuses couleurs dont il lui vantoit l'excellence. Ces couleurs à la vérité avoient d'abord un éclat qui séduisoit: mais soit en noircissant, soit en s'évaporant, elles faisoient cruellement payer aux tableaux le brillant qu'elles ne leur avoient prêté que pour très-peu de tems. Les quatre derniers morceaux qu'il fit pour la galerie du Palais Royal, & ceux qu'il peignit pour le chœur de l'église de Notre-Dame, n'ont que trop éprouvé ce déplorable changement.

Le 7. Avril 1721. il perdit en sa femme une amie sincere, prudente & secourable. Cette mort annonça la sienne: en vain on s'efforça de le distraire, ses enfans même lui cachant leur douleur, tenterent inutilement de modérer celle qui l'accabloit; leurs soins rendirent son cœur plus sensible pour eux, sans pouvoir en bannir un chagrin, qui bientôt

le conduisit à une fin aussi chrétienne, que sa vie avoit été laborieuse. Il mourut le 7. Janvier 1722. dans sa soixante & unie-me année.

Des malheurs presque inévitables avoient excessivement diminué son bien. Mais pour mettre ses deux fils au-dessus des revers de la fortune, il suffisoit qu'il leur laissât ses exemples à suivre; l'aîné étoit nommé en survivance, Directeur des desseins du cabinet de Sa Majesté, & premier Peintre de M. le Duc d'Orléans; le cadet avoit été pourvû d'une charge chez le Roi.

Pendant la dernière maladie de M. Coypel, M. le Régent, pour le dissiper, lui envoya tour-à-tour les plus beaux tableaux du cabinet de la reine de Suede qui arrivoient de Rome. Rien de plus fort que cette attention touchante ne pouvoit orner un jour l'éloge funebre du mourant, & donner une juste idée de la bonté d'un Maître chargé pour lors du gouvernement de l'Etat.

M. Coypel regardoit comme les plus

DE PEINTRE  
 les avantages que la  
 la couleur précé  
 de l'honneur d'avoir  
 me les desseins des  
 le royaume de Louis  
 notable au bonhe  
 sicut pour empê  
 jamais dans l'ou  
 ni qui peint, et  
 s les actions d'un  
 cire du Héros à l'i  
 es mœurs de M.  
 moins autant d'é  
 robriété alloit; j'ai  
 de vivacité extrê  
 donna aux empo  
 is-gens rougiss  
 pas toujours ma  
 e les discours sur  
 is de bruit, un h  
 fit une épi gram  
 is, M. Coypel y  
 : mais sa vertu  
 tant les réponses  
 résistances.

grands avantages que fût lui procurer son art, la constante protection de ce Prince, & l'honneur d'avoir été choisi pour donner les desseins des médailles frappées sous le regne de Louis XIV. l'un mettoit le comble au bonheur de sa vie; l'autre suffisoit pour empêcher son nom de tomber jamais dans l'oubli. La réputation de celui qui peint, ou qui décrit avec succès les actions d'un Héros, suit la mémoire du Héros à l'immortalité.

Les mœurs de M. Coypel mériteroient du moins autant d'éloges que ses talens: sa probité alloit jusqu'au scrupule. Né d'une vivacité extrême, jamais il ne s'abandonna aux emportemens dont les honnêtes-gens rougissent, mais dont ils ne sont pas toujours maîtres. Dans le tems que ses discours sur la peinture faisoient le plus de bruit, un homme prévenu contre lui, fit une épigramme qui courut dans Paris, M. Coypel y répondit avec vivacité: mais sa vertu lui fit brûler sur le champ les réponses que lui avoit dicté le ressentiment.

Sa manière d'instruire ses disciples & d'élever ses enfans, étoit douce & touchante : persuadé que la vertu nous fait paroître aimable autant qu'elle nous rend heureux ; pour en convaincre les autres , un ton sévère & triste ne lui sembloit pas convenable.

*je m'atome  
que tant  
des vertus  
ne soient  
pas encore  
Canonis.*

La sincérité, le sentiment, la justice, formoient le caractère de M. Coypel ; son amour pour la vérité qui le rendoit quelquefois trop vif dans la dispute, le portoit à censurer souvent ses propres productions, & toujours à louer ou à défendre avec ardeur les bons ouvrages de ceux-mêmes qui n'étoient pas de ses amis.

Il étoit très-lié avec Messieurs de Troy, l'Argillière & Rigaud : par les louanges qu'il donnoit aux chef-d'œuvres de ces rivaux illustres, il satisfaisoit à la fois le sentiment, la justice & la sincérité.

Il exhortoit son fils à voir souvent ces grands Peintres, & à ne rien négliger pour mériter d'en être aimé ; c'étoit un des plus importans avis qu'il pût lui don-

*DU TRAVAIL  
ce jeune homme  
es avoir eu le malheur  
à propos le guidon  
à faire un chemin  
vous dans ces trois  
trois amis expé  
ner en tous sens,  
part avec tendre  
lexions.  
On n'a point en  
oblement que l'ex  
seulement, il ne  
une situation qui  
mer aucun profit  
il s'ôt que les sur  
entre quelques se  
de les reconno  
au point la font  
eux qui étudioi  
à manière de de  
is même apprit à  
manier sous les ye  
rade, de Raphaël  
es grands Maîtres  
ment que cet enfa  
telle.*

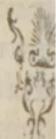
ner ; ce jeune homme l'éprouva bien. Après avoir eû le malheur de perdre un pere si propre à le guider , & qui lui laissoit à faire un chemin long & difficile, il trouva dans ces trois respectables Maîtres trois amis expérimentés prêts à l'écouter en tous tems , & prompts à lui faire part avec tendresse de leurs savantes réflexions.

On n'a point exercé la peinture plus noblement que l'exerçoit M. Coypel ; non-seulement , il ne concevoit pas que dans une situation aisée , un Peintre pût accepter aucun présent des jeunes élèves : mais si-tôt que les siens étoient en état de lui rendre quelques services , il se croyoit obligé de les reconnoître par ses dons. Il n'avoit point la foiblesse de prétendre que ceux qui étudioient sous lui , suivissent sa maniere de dessiner & de peindre, son fils même apprit à manier le crayon , en copiant sous ses yeux des ouvrages du Carrache , de Raphaël , & de plusieurs autres grands Maîtres : il souffroit impatiemment que cet enfant prît les siens pour modele.

La tendresse de pere trop naturelle & trop commune pour n'être pas excusable, le porta dans la fuite à publier avec chaleur, les progrès de ce fils, qui ne donnoit encore que de foibles espérances. Le jeune homme se flatta, & laissa multiplier par la gravûre plusieurs coups d'essai qui auroient dû rester dans un profond oubli.

Messieurs, cette réflexion me rappelle les bontés que vous eûtes pour moi en faveur de feu mon pere, lorsque j'osai aspirer à l'honneur d'être admis dans cette illustre Compagnie. Vous m'accordâtes à vingt & un an le titre d'Académicien sur des ouvrages passables pour un jeune homme; mais peu dignes de paroître au milieu des chef-d'œuvres qu'on voit briller ici. Trouvez bon, Messieurs, que je faisisse l'occasion d'une assemblée publique pour vous en renouveler mes remercimens, & pour vous demander la permission de mettre incessamment un morceau moins défectueux, à la place de celui dont vous voulûtes bien vous contenter.

DES PEIN  
 les. Permettez-m  
 qu'on par vous  
 que d'ingresse,  
 si si faible place  
 ne l'estiez pas  
 nature de mon  
 académie honori  
 non favorable  
 le, ne vous euss  
 ice. Mais, Messie  
 non toujours gravé  
 ser pas écrites au  
 jeune élève qui  
 en coûte peu pe  
 ice parmi vous.



ter alors. Permettez-moi de vous représenter, qu'on peut vous accuser d'une indulgence dangereuse, en voyant un tableau si foible placé parmi les vôtres; vous ne l'eussiez pas reçu sans doute, si la mémoire de mon ayeul, si l'estime dont l'Académie honoroit mon pere, si la prévention favorable qu'on a pour la jeunesse, ne vous eussent engagés à me faire grace. Mais, Messieurs, ces raisons qui seront toujourns gravées dans mon cœur, ne sont pas écrites au bas de ce morceau, & le jeune élève qui le voit, se flatte qu'il en coûte peu pour mériter de prendre place parmi vous.

*F I N.*

